

# SÉMINAIRE 2013-2014

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième ( II )

**Transcription de l'intervention de  
Christian DUBUIS SANTINI**



Octobre 2013

Transcription : Cécile CRIGNON  
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

La dernière fois nous avons vu que tout, avec ce qu'il convient de mettre dans ce **tout lacanien** c'est-à-dire un **absolu hégélien**, un **pas-tout**, un **tout troué**, tout est dans *la Troisième*. Et tout est dans le début. Nous avons entendu ce début qui se terminait par *je pense donc je suis*. Il faut revenir un peu sur ce **cogito cartésien** parce qu'aujourd'hui ça semble un espèce de lieu commun, c'est-à-dire un « je pense donc je suis, oui, oui, etc. » comme ces psychanalystes qui se retrouvent entre eux et qui disent « la femme n'existe pas, ha, ha, ha. » ou « il n'y a pas de rapport sexuel, ha, ha ». En fait, on n'entend pas vraiment ce que ça dit et, c'est le cas de le dire : ça dit. Parce qu'à ce moment-là :

**Descartes ouvre une brèche  
dans la consistance ontologique de l'univers.**



En disant, *je pense donc je suis*, il crée quelque chose, il ouvre une brèche qui va être immédiatement refermée, mais ce mouvement d'ouverture et de fermeture va être exploré par Kant, notamment. Le *je* — le sujet de la perception transcendante — c'est ce que Kant va entendre de ce *je pense donc je suis*, ce quelque chose qui va être à l'origine — comme Lacan le retrouve bien plus tard après avoir traversé notamment toute l'œuvre de Heidegger en revenant sur Descartes — de ce qu'il va découvrir :

*Son sujet à lui n'est rien d'autre que le sujet de la science, le sujet cartésien.*

En ouvrant cette brèche dans la consistance ontologique, ça veut dire qu'en fait :

**le monde est un monde cosmologique,  
c'est-à-dire une grande chaîne de lettres.**



D'un seul coup, il y a une brèche — *je pense* — qui ouvre la possibilité que va explorer notamment Kant avec le *je* de la perception transcendante, mais aussi la rescogitance qui va vite refermer la brèche.

*Il n'empêche que si l'on peut avoir aujourd'hui accès au sujet de l'inconscient, au sujet dont parle Lacan, ce sujet clivé, ce sujet barré qui va traverser l'idéalisme allemand, c'est parce qu'il y a eu Descartes qui a dit ce mot-là et qu'on n'entend plus aujourd'hui.*

C'est un véritable **dire**, mais aujourd'hui comme c'est devenu un lieu commun, c'est une ritournelle, on n'entend plus vraiment ce que ça dit. Or ce que ça dit c'est que :

Il n'y a rien d'autre qu'un choix forcé entre :

⇒ le penser

⇒ et l'être.



*Le penser et l'être, ça ne va pas de soi ensemble, au contraire. Lacan, en trois ans, va changer radicalement le rapport du penser à l'être c'est-à-dire la priorité qu'il donne à l'un par rapport à l'autre :*

⇨ *Dans Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, en 64, il donne la prééminence au penser c'est-à-dire « là où je pense, je ne suis pas » ; chaque pensée doit se payer d'une perte d'être.*

⇨ *Or, dans le séminaire d'après qui n'est toujours pas publié, qui s'appelle La logique du fantasme, il fait l'inverse : cette fois il explique que « là où je suis, je ne peux pas penser » c'est-à-dire que « ça » pense et il relègue la pensée du côté de l'inconscient.*

Donc pour Descartes, ça va être qu'il laisse ça à Dieu en quelque sorte. À l'époque, c'est comme ça que ça se faisait les choses, mais du temps de Lacan le rapport entre le *penser* et l'*être* va s'inverser entre :

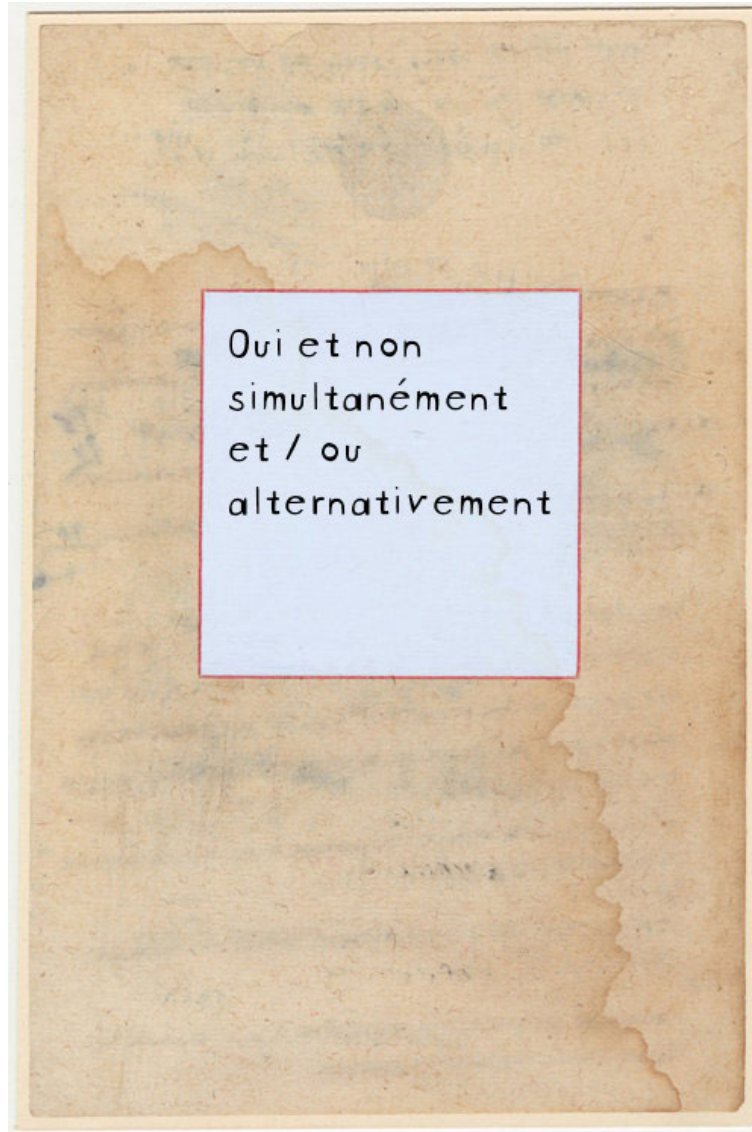
- ⇨ la priorité donnée au *penser* dans un premier temps,
- ⇨ puis la priorité donnée à l'*être*.

Donc on a :

- ⇨ le **signifiant** d'un côté,
- ⇨ et la **jouissance** de l'autre.

*En termes lacaniens — la ruse lacanienne suprême —, c'est qu'il ne s'agit pas d'opposer les deux, mais de les lire simultanément exactement comme les formules de la*

*sexuation et l'universel contrarié des formules de la sexuation.*



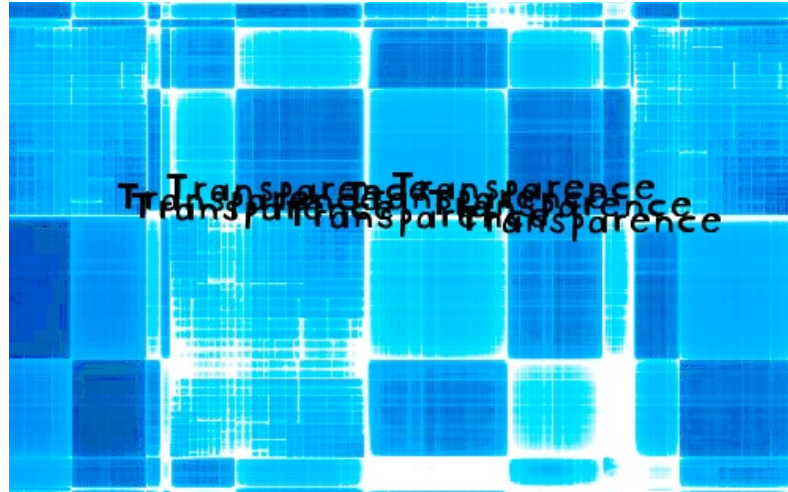
C'est là où Lacan est purement kantien. On dit qu'il est hégélien, mais il connaît aussi parfaitement l'œuvre de Kant et les **antinomies kantiennes**.

*Lacan démontre que ces deux choses sont absolument indécoréables l'une de l'autre et que c'est là que se crée le nœud entre le penser et l'être, ça ne va pas de soi.*



Il va essayer plusieurs formules pour montrer que c'est là que se crée justement un nœud, c'est le cas de le dire, puisque :

Il n'y a pas de transparence à soi  
du penser et de l'être  
puisqu'on a d'un côté le signifiant  
et de l'autre la jouissance.



Donc cette parole-là, qui est une parole absolument fondatrice sur laquelle il revient c'est que :

Le sujet lacanien,  
c'est bien là où tout achoppe.

⇨ *C'est là où les confusions les plus multiples se développent puisque le sujet de la psychologie n'a strictement rien à voir avec le sujet lacanien.*

⇨ *Le sujet lacanien c'est un sujet barré, un sujet vide, un sujet qui est hérité de cet impossible-là.*

Donc, voilà le **moment fondateur** et c'est pour ça que dès le début il commence à jouer — après on verra l'histoire de **copule** parce qu'on va écouter la deuxième partie —, avec *je*

*pense donc se jouit* c'est-à-dire à jouer avec **les jeux de la langue** et ensuite il termine avec son *je souis*. Oui, ça vient juste après *je pense donc je souis*, c'est-à-dire qu'il insiste justement sur son **énonciation** et sur **la prononciation** du *souis* :

J.LACAN : C'est quand même mieux que ce que dit Parménide. L'opacité de la conjonction du  $\nu\omicron\epsilon\lambda\nu$  et de  $\lambda\epsilon\lambda\nu\alpha\lambda$ <sup>1</sup>, il n'en sort pas, ce pauvre Platon, il n'en sort pas ; parce que s'il n'y avait pas lui, qu'est-ce qu'on saurait de Parménide ? Mais ça n'empêche pas qu'il n'en sort pas, et que s'il ne nous transmettait pas l'hystérie géniale de Socrate, qu'est-ce qu'on en tirerait ? Moi, je me suis échiné pendant ces pseudo-vacances, je me suis échiné sur le sophiste. Je dois être trop sophiste probablement pour que ça m'intéresse. Il doit y avoir là quelque chose à quoi je suis bouché. Je n'apprécie pas. Il nous manque des trucs pour apprécier. Enfin, il nous manque de savoir ce qu'était le sophiste à cette époque. Il nous manque le poids de la chose.

Revenons au sens du *souis*. Ce n'est pas simple, ce qui dans la grammaire traditionnelle se met au titre de la conjugaison d'un certain verbe être ; pour le latin, alors là tout le monde s'en aperçoit que *fui* comme on dit en Italie que *fui* ne fait pas somme avec *sum*, comme on dit ici aussi. Sans compter le reste du bric-à-brac. Bon enfin, je vous en passe, je vous passe tout ce qui est arrivé quand les sauvages, les Gaulois se sont mis à avoir à se tirer d'affaire avec ça. Ils ont fait glisser le *est* du côté du *stat*<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Respectivement la pensée et l'être:  $\text{NOE}\dot{\iota}\text{M}$  et  $\text{E}\dot{\iota}\text{NA}\dot{\iota}$ .

<sup>2</sup> Lacan fait apparaître dans la conjugaison du verbe "être" différents radicaux qui montrent que celui-ci, en français, s'origine de plusieurs verbes latins (*fui*, *sum*, *stat*).



Ils ne sont pas les seuls d'ailleurs. En Espagne, je crois que ça a été le même truc. Enfin, la linguisterie se tire de tout ça comme elle peut. Je ne m'en vais pas maintenant vous répéter ce qui fait les dimanches de nos études classiques.

Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander de quelle chair ces êtres qui sont d'ailleurs des êtres de mythe, enfin ceux dont j'ai mis le nom là : les Undeuxropéens, on les a inventés exprès, c'est des mythèmes ; qu'est-ce qu'ils pouvaient mettre dans la copule... ce qui partout ailleurs que dans nos langues, c'est simplement n'importe quoi qui sert de copule... enfin quelque chose comme la préfiguration du Verbe incarné ? On dira ça, ici.

Ça me fait suer. On a cru me faire plaisir en me faisant venir à Rome, je ne sais pas pourquoi. Il y a trop de locaux<sup>3</sup> pour l'Esprit Saint. Qu'est-ce que l'Être a de suprême si ce n'est par cette copule ?

Alors tout ça vient de loin — c'est pour ça qu'il fait cette espèce de plaisanterie sur *les Undeuxropéens*, les êtres de mythes —, il fait appelle au :

#### matin grec

*Le matin grec étant le moment historique où la structure de la langue elle-même est porteuse de quelque chose qui n'existe nulle part ailleurs.*

Donc c'est cette notion de :

---

<sup>3</sup> Ou *loco* en italien.

## copule

*c'est démontré dans La Métaphysique d'Aristote, la copule c'est ce qui va lier un sujet à un prédicat.*

Or, dans *La Méthaphysique* d'Aristote, qui est postérieure à celle de Platon — mais Platon l'emploie déjà avant qu'il ne soit repris par Aristote —, le verbe *être* lui-même est la véritable copule. Le seul verbe dans le poème de Parménide qui fait autorité dans les débuts de la philosophie. L'exemple que donne Aristote dans *La Métaphysique* c'est *l'homme se promène* ou *l'homme coupe* qui est équivalent à *l'homme EST se promenant* ou *l'homme EST coupant*, ce qui veut dire que :

**Le verbe ÊTRE est la copule.**



À la fin, quand Lacan dit « *Qu'est-ce que l'êêêêtre a de suprêêêême ?* c'est parce qu'en fait c'est la seule structure langagière, la structure qu'on appelle à tord — à tord... pas forcément à tord, mais disons que ce sont des êtres de mythe comme il dit —, ça fait rappel à **une coupure** qui a été compensée par les mythes grecs, ces mythes grecs ayant eux-mêmes opéré un passage du *mutos* au *logos* et permettant l'invention de la philosophie, de la démocratie, enfin de ce qu'on appelle **le matin grec**, c'est-à-dire la possibilité pour notre civilisation dont aujourd'hui nous sommes les héritiers tardifs et un brin dégénérés, il faut bien le dire.

Mais par rapport à cette origine-là, on a cette notion d'*être* parce que dans le Poème de Parménide<sup>4</sup>, peut-être que le seul verbe c'est le verbe *être* puisque c'est le seul qui possède cette fonction de créer **une copule**, ça veut dire **un lien**, la copulation, ça vient de là :

*c'est un lien de chair entre un sujet et quelque chose d'autre, un prédicat.*

Cette copule-là, ça, c'est le verbe *être* et simultanément, exactement dans le même poème de Parménide, il y a une autre signification du verbe être qui cette fois veut dire :

**existence**

Donc c'est là où justement nous sommes plongés depuis le début, j'ai noté la formule parce qu'elle est de Kant, 25 siècles après, Kant continue à se poser la question et la question n'est toujours pas résolue sur *l'unique fondement*

*possible de la preuve de l'existence de Dieu* qui tient dans le fait que dans le Poème de Parménide, justement :

**Le verbe être a deux sens qui sont différents :**

⇨ celui de servir de copule

⇨ et celui de signifier l'existence.

*Ça veut dire qu'en fait les morphèmes dans lesquels notre sujet est pris surdéterminent notre possibilité d'accès au sujet de l'inconscient que nous sommes.*

Si Lacan joue de cette manière-là avec la langue, c'est pour montrer à quel point — et il fait appelle justement à la philosophie pour le dire, je crois que c'est dans *La troisième* qu'il dit *vous sortir de l'emploi philosophique de mes termes, c'est-à-dire de l'emploi ordurier* —, ce n'est pas pour faire de la philosophie, ce que la philosophie explore grâce à sa technique dialectique, ce sont les **possibilités langagières** dans lesquelles le sujet est pris. Wittgenstein dira plus tard :

**Faire de la philosophie,  
c'est essayer de sortir de l'ensorcellement  
dans lequel notre intelligence est prise.**

Ce n'est pas la formule exacte,<sup>5</sup> mais l'idée est là.

*Notre intelligence est ensorcelée par le langage et Lacan va utiliser l'intelligence de la philosophie pour amener à la possibilité du sujet de saisir dans quel type de discours il est pris.*

---

<sup>5</sup> Wittgenstein dans son tractatus: "la philosophie est une lutte contre la manière dont le langage ensorcelle notre intelligence".



D'où tous ces jeux à partir de *je pense donc je suis* c'est-à-dire que **le choix forcé** entre :

⇒ **le sujet**

⇒ **et l'être**

... va être immédiatement mis en scène par lui sur des modes combinatoires du *je pense donc se jouit*.

*Et il va jouer justement de toutes les possibilités de la langue pour montrer à quel point notre sujet est intrinsèquement pris d'abord dans la langue.*

Donc, le caractère *undeuxropéens* et ces considérations-là si elles viennent au début, c'est parce qu'il va aborder **l'inconscient structuré comme un langage** bien que, il va le dire lui-même dans *la Troisième*, ce ne soit pas la panacée puisque dans sa définition de l'inconscient il s'agit d' :

**un savoir inaccessible pour le sujet**



Un savoir auquel le sujet ne peut pas accéder, ça, c'est **l'inconscient réel** par rapport à **l'inconscient structuré comme un langage** par lequel il faut passer *a priori* pour savoir dans quel discours notre sujet est pris.

Il définit la psychanalyse comme ça :

**La psychanalyse**  
**c'est l'art de dénouer par la parole**  
**ce qui a été noué par la parole.**



Quand il parle de « *l'emploi philosophique de mes termes* », ce que fait Lacan de la philosophie, de l'esprit de la philosophie, c'est que :

Il élève chaque cas, traité comme cas pathologique, à la dignité d'une réponse ontologico – existentielle face à l'existence.



De ce fait là, les logiques qu'il redéploie sont celles qui ont parcouru l'histoire de la philosophie et qui lui permettent par



**l'écoute du signifiant** d'essayer de faire entendre à l'analysant — d'une certaine manière par la position qu'il occupe — que :

**Ce qu'il dit peut être entendu d'une autre manière.**



*De cette façon-là, il crée une brèche aussi dans le fait de nourrir le symptôme de sens en permanence puisqu'il crée un bref instant un effet de non-sens qui vient lui permettre de raccrocher — peut-être ! — une autre chaîne signifiante.*

C'est pour cela qu'il importe peu qu'il y ait **un diagnostic** puisqu'au fond, ce qui permet cette exploration des logiques ce sont les **antinomies kantienne**s de la *Critique de la raison pure*, de la *Critique de la raison pratique*, et de *Critique de la faculté de juger*.

Il y a un parallèle à faire avec **les formules de la sexualité lacanienne**, c'est-à-dire avec **les rapports de l'universel et du particulier**.

Le rapport entre homme et femme,  
c'est évident que c'est deux manières  
de rater la même identification.



C'est ce qu'il faut comprendre pour savoir ce que ça veut dire « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Il s'agit de deux singularités qui vont rater l'une le fait de devenir homme et l'autre le fait de devenir femme, selon des **principes de la sexuation** qui ressemblent trait pour trait à ce que Kant — dès la première *Critique de la raison pure* —, arrive à mettre en place comme **antinomies logiques**, donc celles de *la raison pure* puis celle de *la raison pratique*. La faculté de juger, ça viendra plus tard. Ça veut dire qu'il rentre dans **la structure du langage**.

La structure du langage,  
c'est la seule manière de pouvoir  
désenclaver le sujet qui y est pris.

*De maîtriser ces logiques-là, c'est ce qui lui permet  
justement de faire entendre autre chose.*

Alors, il y avait une femme qui disait une formule que je  
trouve magnifique. Elle racontait qu'elle avait dit à Lacan  
« je me sens seule » et Lacan lui avait répondu :

Vous n'êtes pas la seule,  
ce qui ne vous fait pas moins seule.



*C'est-à-dire que la manière de jouer de la logique avec un  
effet de Moebius derrière — avec une bande qui revient —  
lui permet de se resituer différemment dans son propre  
énoncé.*

Quand il dit :

On ne peut me suivre qu'à travers mes signifiants.

... il a essayé les signifiants pour pouvoir justement être suivi et qu'on essaye de comprendre ce qu'il a voulu dire. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on fait tous comme si on se comprenait et que ça allait de soi, alors que justement, on essaye d'éclaircir des choses qui semblent évidentes, mais qui ne le sont pas. Notamment le rapport de Lacan à la philosophie ou à la pensée. Quand il dit le terme de *penser*, il l'emploie dans le sens où :

L'inconscient c'est là où ça pense, ça pense pour moi.



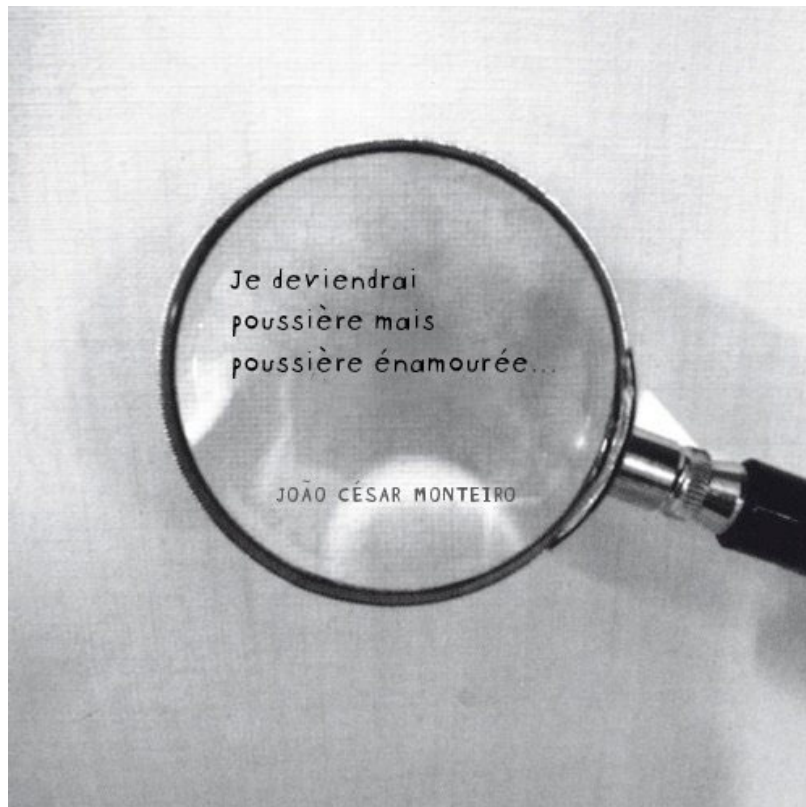
*C'est-à-dire si je suis, ça pense.*

*Le lieu du symptôme est un lieu où l'inconscient pense ma vérité, celle à laquelle je vais essayer d'accéder.*

Ce clivage-là du *je pense donc je suis* est vraiment à l'origine de tout, aussi bien de la philosophie moderne — puisque c'est à partir de là que tout se déclenche —, que de la possibilité qu'offre la psychanalyse et seulement la psychanalyse.

*Le sujet de la psychanalyse est ce qui se fait de plus subversif comme approche puisqu'au fond :*

**Le sujet est la singularité absolue.**



*Il ne peut pas y avoir de généralisation.*

Et le **Discours de la Psychanalyse** est celui qui est le plus apte à se confronter au **Discours Capitaliste** dans lequel aujourd'hui nous sommes immergés, mais plus encore que nous l'imaginons.

Plus on s’imagine résister à l’**idéologie capitaliste** — parce qu’on a l’impression d’avoir une espèce de réflexion seconde, une forme de critique, etc. — au plus profond on est immergé dedans. C’est pour ça que la psychanalyse aussi est à la fois attaquée et s’attaque elle-même.

Ce choix forcé entre le *je pense* et le *je suis* qui ne peuvent pas trouver de zone de conciliation correspond au :

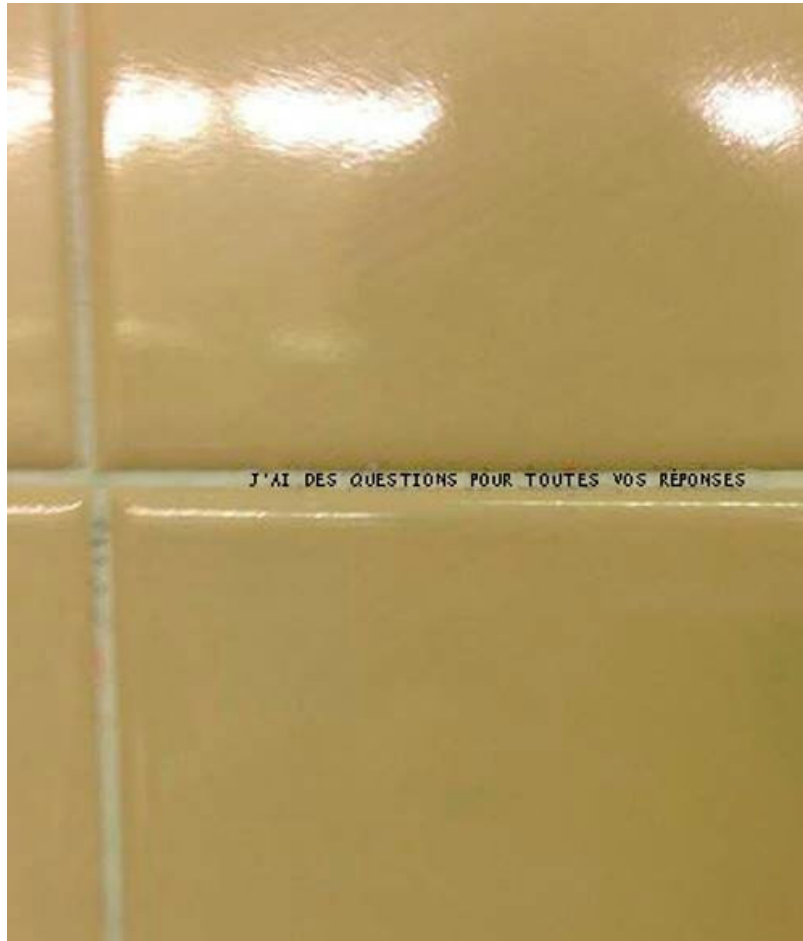
### décentrement du sujet



*Le sujet chez Lacan, il est toujours doublement décentré :*



*Il est d'abord décentré par rapport à son être, donc il est du côté de l'Autre ; mais ensuite l'Autre lui-même est troué, et le sujet est une deuxième fois décentré. Donc le « je pense donc je suis », c'est vraiment la parole fondatrice même — c'est pour ça que Lacan la met au début de la Troisième — à partir de laquelle tous les problèmes arrivent.*



Et les problèmes appellent aussi **des possibilités de questionnement** parce qu'évidemment, trouver les finesses langagières qui permettent de s'immiscer..., alors Lacan, là, s'est vraiment régalé, parce qu'il a sorti je ne sais pas combien de formules — il a écrit dix mille fois le cogito de manière extrêmement différente jusqu'à l'une des dernières, *je pense : (deux points) donc je suis* ; c'est-à-dire ce à quoi il



pense c'est à... donc il est, c'est-à-dire que ce n'est pas une articulation avec une conséquence.

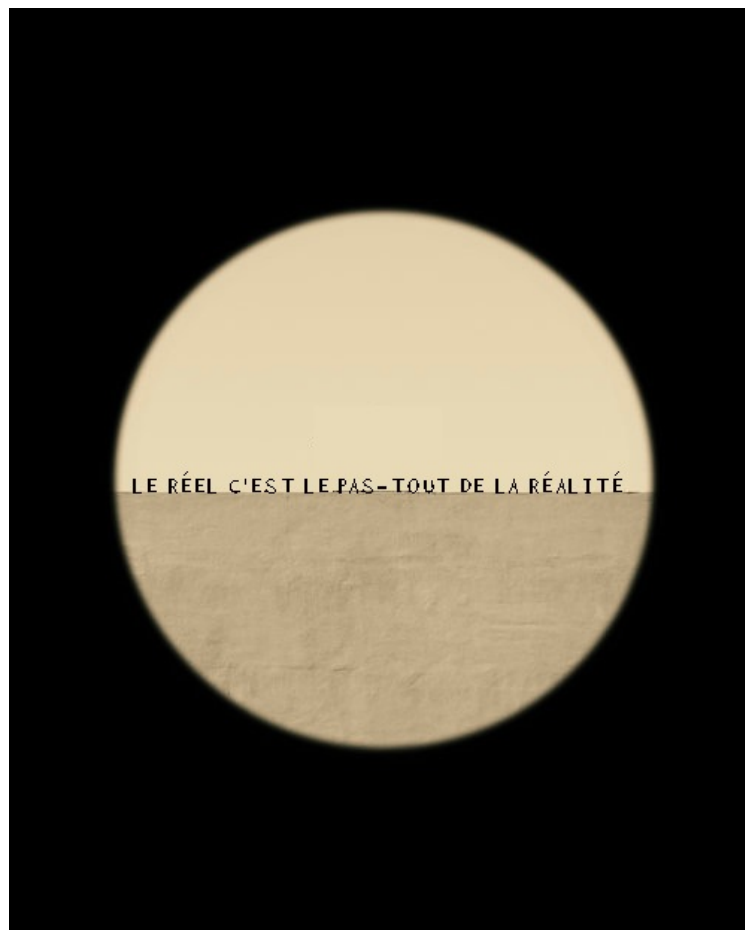
Il y a deux moments qui sont appelés :

⇒ *Austossung*, c'est la sortie du réel ;

⇒ et la *bejahung*.

C'est toujours par rapport au sujet. Le problème c'est d'être pris dans de mauvaises habitudes et de penser en terme de « on » ou de « moi je », etc. « On » émet des généralités et ce faisant « on » ne pense pas. Il ne peut pas y avoir de penser sur ce plan-là, ça reste des modes de calcul, mais pas de penser.

**Il y a une logique vraiment à l'œuvre.**



*Il ne peut y avoir de penser qu'a partir du moment où le monde symbolique se met en route, c'est-à-dire la bejahung freudienne, c'est-à-dire de choisir dans le choix forcé le registre du signifiant, mais, simultanément, le réel qui est colonisé par ce signifiant-là crée un reste, ce reste-là nous force à présupposer qu'il y avait quelque chose avant, mais on ne peut rien en savoir.*

C'est-à-dire qu'en fait c'est comme la *Mehrlust* ou la *Mehrwert*<sup>6</sup>



c'est-à-dire que :

*Le plus-de-jouir vient avant la jouissance. Ce n'est pas que le plus-de-jouir vient là parce qu'il y aurait eu une jouissance auparavant, c'est que ça crée rétroactivement la cause dont c'est l'effet.*

Alors ça par exemple c'est typiquement hegelien.

---

<sup>6</sup> La Mehrlust (plus-de-jouir) est extrapolé par Lacan de la Mehrwert marxienne (la plus-value).

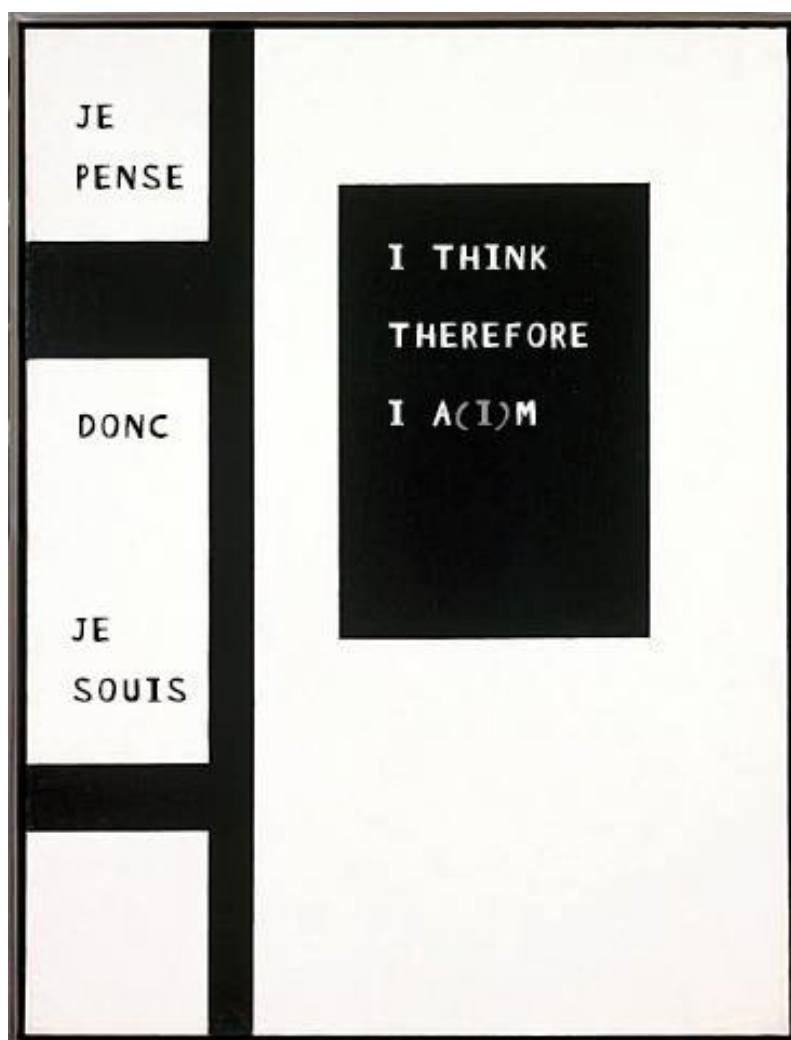
*Ça, c'est la logique de la dialectique hegelienne que reprend Lacan pour sa logique du signifiant.*

*C'est-à-dire que quelque chose qui vient dans un temps, comme ça, ne peut être qu'un temps subjectif puisqu'il ne peut être valable que s'il est subjectivé en passant par l'Autre du langage, mais il faut qu'il y ait eu un réel auparavant dont on ne sait rien. On ne peut voir qu'après coup, on ne peut que poser une présupposition et ça, c'est la naissance du futur antérieur qui caractérise notamment le désir :*

Ce que je désire, je ne peux le savoir qu'après coup,  
j'aurai désiré ce qu'il m'est arrivé.



*Donc dans un premier temps, il s'agissait de replacer le premier aspect de l'enseignement dans cette Troisième autour de l'inconscient structuré comme un langage sur cette parole fondatrice qui est celle du cogito.*



C'est tellement simple que c'est très difficile à intégrer parce qu'en fait, nous avons des esprits compliqués, pas complexes — complexes c'est autre chose —, mais compliqués par les considérations que nous avons et qui nous empêchent d'entendre correctement ce genre de paroles, ce genre de dires.

*C'est-à-dire un choix forcé, ça, c'est purement lacanien, entre PENSER et ÊTRE. Donc :*

⇨ *Je pense là où je ne suis pas ;*

⇨ *Là où je suis, ça pense pour moi, dans le symptôme, sur l'autre scène.*

*La place de l'inconscient, elle est là. Il appelle ça :*

*L'opacité de la conjonction  
du NOËÏN et de l'ETNAÏ  
chez Parménide*

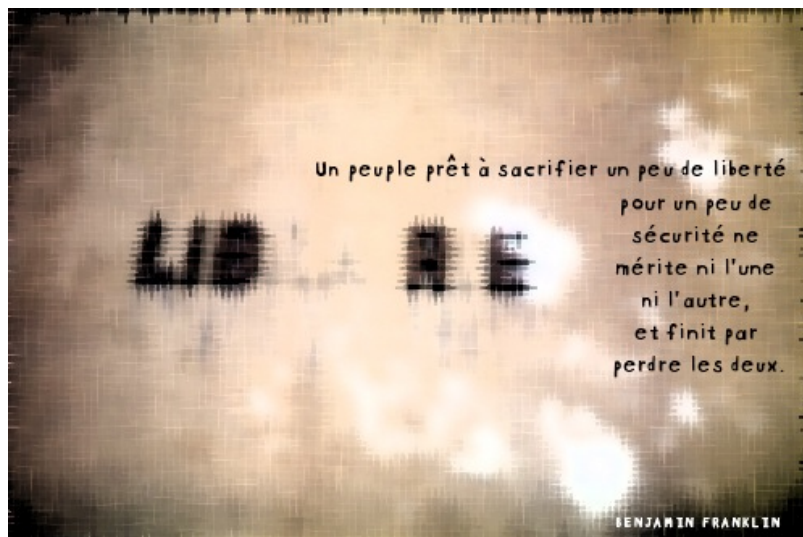
*Et chez Parménide, il y a cette opacité de la conjonction de l'être et du penser qui est doublée de la double signification du verbe ÊTRE qui à la fois est copule — c'est-à-dire le seul véritable verbe — et, un synonyme d'existence.*

Ça, ça fait le destin d'une civilisation dans laquelle nous sommes parce que si on suit jusqu'au bout la logique lacanienne :

*Ce n'est pas nous qui tenons le discours  
ce sont les discours qui nous tiennent  
et qui tiennent notre sujet.*

*Ces éléments qui semblent des considérations linguistiques plus ou moins abstraites détiennent les secrets de notre aliénation et donc les conditions de :*

*Notre liberté*



Lacan est en plein là-dedans, il cherche ça et pose ces aspects-là sur **l'inconscient structuré comme un langage** bien qu'à la fin de *la Troisième*, il va revenir sur le début avec **un savoir impossible à atteindre pour le sujet**, un savoir auquel le sujet ne peut pas accéder; ça, c'est **l'inconscient réel** par rapport à l'inconscient structuré comme un langage par lequel il faut passer *a priori* pour savoir dans quel discours notre sujet est pris, et essayer de bien entendre ce qu'il veut dire dès ce début-là, parce que sinon c'est tellement riche, il y a tellement une articulation de concepts brillantissimes, c'est tellement travaillé, il connaît tellement sur le bout des doigts tout **l'idéalisme allemand** notamment, qu'il navigue là-dessus. C'est très facile pour lui, sauf que nous, si on veut le suivre on doit s'arrêter un peu et essayer de replacer quelques briques comme ça pour essayer d'entendre un peu autrement ce qu'il a dit. *La Troisième* c'est quelque chose d'indépassable. Il y a tout dedans. On va pas le dire à chaque fois, mais quand même !

La position de Socrate est quand même remarquable — même Heidegger le souligne — c'est-à-dire que :

Socrate est le seul à se tenir  
dans la tourmente du vent de la pensée  
sans avoir à s'abriter dans un écrit.



Et il le paye de sa vie parce que sa parole va aller loin où il est au point de se suicider en public. Mais, il n'a jamais cédé là-dessus. Et effectivement, il n'a jamais rien écrit. C'est Platon qui écrit pour Socrate, mais Socrate lui, il n'écrit pas.

*Si Lacan, au départ, considère Socrate comme le premier psychanalyste, c'est aussi d'une part parce que c'est lié à l'exercice purement verbal de la parole au sens oral du terme, ça veut dire aussi la capacité de se tromper.*

Comme on l'a vu la dernière fois, quand on est dans des congrès de psychanalyse aujourd'hui, les textes sont hyper préparés, relus dix mille fois etc., pour que des fois qu'il y ait une erreur qui se glisse quelque part. Mais du coup, on a l'impression d'assister à des coulages de béton en règle, des textes où l'on ne retient rien, on ne comprend rien, c'est



totallement autistique justement comme procédé, donc il n'y a pas de parole.

Là, avec Socrate il y a **une parole** qui s'énonce, une première parole.

C'est un grand malentendu dans l'histoire de la philosophie.

Dans les dialogues de Socrate, au début l'autre commence à poser quelques questions, mais à la fin, il en est réduit à dire « ah ! par Zeus! ah ! effectivement, comme tu as raison ! » :

C'est-à-dire que le dialogue, il est là comme faire valoir de la parole qui est :

#### **une vision**

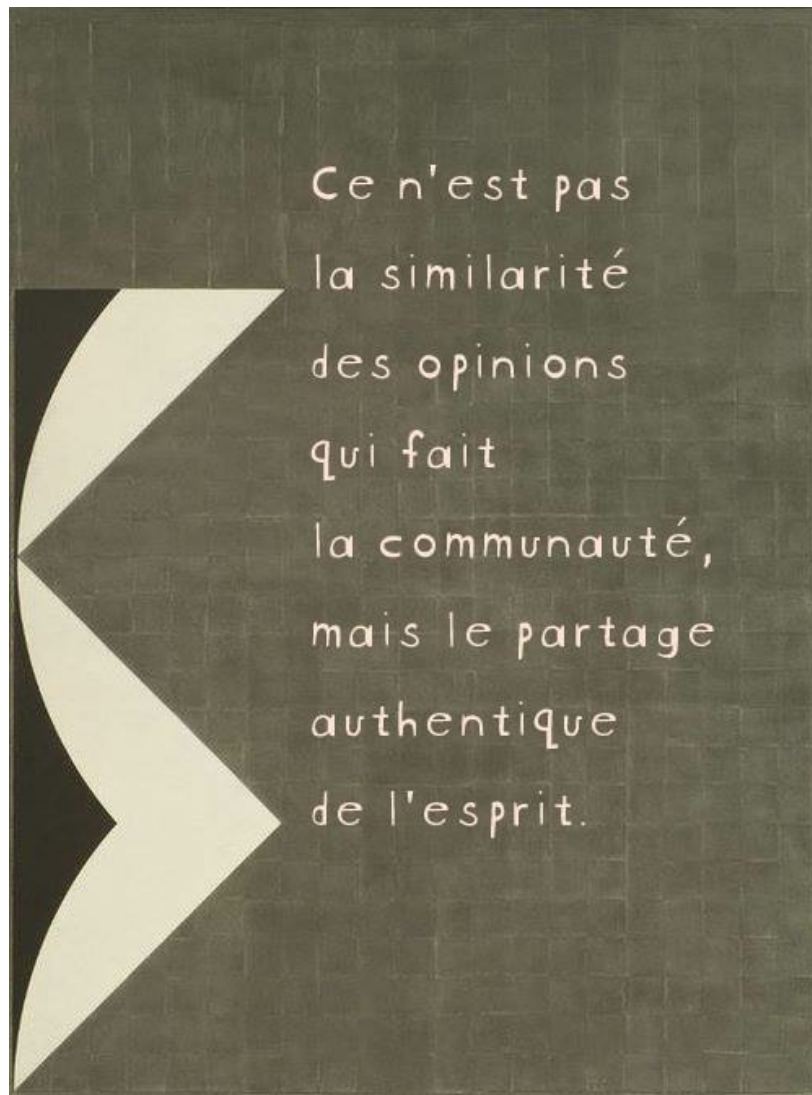
*Socrate énonce une vision axiologique des choses et l'autre est là pour la recevoir.*

Ce n'est pas vraiment de l'ordre d'un **dialogue** d'échanges d'arguments symétriques —c'est-à— dire qu'il y a quelque chose de l'ordre de la mise en scène —, mais ce ne sont pas forcément des dialogues que l'on entretiendrait aujourd'hui sous le terme très connoté de « débat » où ce sont des petites logiques absurdes qui vont s'affronter les unes les autres sur le mode de :

#### **l'opinion**

Il ne peut jamais rien en être bien sûr puisque c'est une opposition stérile. Il faut monter des degrés, c'est déjà expliqué par Platon sur le plan de la dialectique, on sort du

registre de l'*opinion* et Socrate justement est remarquable par le fait que son enseignement a été exclusivement oral.



Lacan, il a très peu écrit. Son mode d'enseignement était de se mettre en position d'analysant face à un public considéré comme un objet petit *a* et donc comme analyste face à lui et il énonçait sa parole et il se trompait et il revenait.

***Ça, c'est l'authenticité de la prise de risque de la parole.***

Voilà, ce n'est pas justement ce qu'on cherche aujourd'hui, zéro risque, zéro défaut, etc. c'est l'inverse de ça. C'est-à-

dire qu'il faut prendre tous les risques, justement. De faire des lapsus, de développer des symptômes, de faire des erreurs. La vérité ne naît que de l'erreur pour Hegel, sans erreur il n'y a pas de vérité.

**La matrice de la vérité est l'erreur elle-même.**

Donc si on ne veut pas se tromper, c'est impossible. Quelqu'un qui veut dire la vérité, il prend toujours le risque de se tromper. S'il veut prendre zéro risque de se tromper, bétonner tout le truc, il n'y a pas de vérité.

